

CHAPITRE III

OU M. VERLINDE RACONTE L'HISTOIRE DE PIERRE VINKENS

— J'ai connu un homme, continua M. Verlinde, du nom de Pierre Vinkens, qui, pour rien au monde, n'aurait consenti à faire le moindre voyage par chemin de fer. — Non pas qu'il redoutât les accidents ; mais il abhorrait aveuglément les « diables crachant le feu », les locomotives, et leur avait juré une haine mortelle.

Mon père et mon grand-père, disait Vinkens, ont dû se passer de

trains ; pour moi, je n'ai que faire de toutes ces inventions modernes que nous envoient l'enfer et ses suppôts.

... Un jour, — c'était en plein hiver —, cinq habitants de notre village s'étaient rendus en ville. — Pierre Vinkens et moi étions du nombre. Comme, depuis deux mois, nous avions chez nous une halte de chemin de fer, nous primes le train pour retourner au village. Seul, Vinkens déclara que, « fidèle aux traditions familiales », il retournerait à pied. Nous fîmes l'impossible pour l'en dissuader ; le vent soufflait avec violence ; nous attendions de la neige ; la route était à peine praticable : rien n'y fit ! — Force nous fut de l'abandonner à son sort...

... Une demi-heure après, nous étions tranquillement assis au coin du feu. Déjà, la neige tombait à gros flocons ; la tempête, déchaînée, remplissait de ses rauques mugissements les rues étroites du village. Je songeais à Vinkens qui, par ce temps affreux, s'acheminait, seul et morose, vers sa maison. A sept heures, pris d'une certaine inquiétude, je me rendis auprès de sa femme.

Pierre n'était pas rentré...

La fermière se lamentait...

— Certes, dit-elle, il aurait dû prendre le train ; c'est plus sûr et plus facile surtout en hiver. Mais il a toujours détesté les chemins de fer ; — et, depuis qu'on nous a pris, par voie d'expropriation, le lopin de terre que nous possédions aux « Champs Clos », sa haine ne fait qu'accroître. On a beau lui dire que l'administration des chemins de fer ne pouvait se passer de ce champ : il persiste à considérer cette expropriation comme un acte de malveillance et même comme un vol.

— Cependant, fis-je remarquer, on lui en a donné un bon prix.

— Je ne dis pas le contraire, répondit la femme. Mais, que voulez-vous ? — Il m'est impossible de lui faire entendre raison. Maintenant, il doit braver cette horrible tourmente de neige. Pourvu qu'aucun malheur ne lui arrive.

... Je dis à la fermière de prendre courage ; son mari, bien que sexagénaire, n'était-il pas un homme robuste, connaissant au bout de son doigt le chemin à parcourir ?

Je rentrai chez-moi, le cœur serré.

L'ouragan hurlait. En certains endroits, la neige me venait à la cheville ; en d'autres, le vent l'avait balayée. Plus loin, des tas, hauts de plusieurs pieds, encombraient la route. Avec cela, le vent, en plein

visage... Pauvre Vinkens!... Allait-il succomber, victime d'un préjugé stupide?

... Une demi-heure après, j'allai de nouveau toquer à la porte de la ferme.

Pierre ne se trouvait pas au coin du feu.

— Il eût pu rentrer depuis longtemps! s'écria sa femme tout en larmes. Nul doute : un malheur est arrivé. Que faire, mon Dieu, que faire?...

— Songez, lui dis-je, en guise de consolation que, par ce temps de chien, l'homme le plus vigoureux doit ralentir le pas. Soyez donc tranquille.

Emu de compassion, je restai auprès d'elle. Une demi-heure se passa encore dans une attente mortelle. L'absence de Pierre se prolongeait...

Depuis son départ de la ville, trois heures s'étaient écoulées... Or, la distance qui nous en séparait n'était que de onze kilomètres.

— J'irai à sa rencontre... dis-je enfin.

— Faites-le, mon voisin, répondit-elle. Vous me rendrez un bien grand service ; mais je n'osais vous le demander. Qui sait si mon pauvre mari ne se trouve pas mourant sous un amas de neige!..

— Tâchez donc d'être calme! A quoi bon vous tourmenter ainsi? Pierre, n'en doutez pas, s'est mis à l'abri dans quelque auberge, en attendant la fin de la tempête.

— Ne le croyez pas, reprit-elle avec conviction. Pierre, quoiqu'un peu bizarre et têtu comme un mulet, m'aime trop pour me laisser ainsi dans une mortelle inquiétude.

..... Je courus chez moi. Ayant mis un chaud pardessus d'hiver, j'allumai une lanterne; car il était à prévoir que mes recherches n'aboutiraient pas de si tôt. Mon frère, ton oncle Henri, voulut bien m'accompagner. Comme nous avions le vent dans le dos, nous avançâmes rapidement. Plus d'une fois, nous trébuchâmes; mais ces petits accidents, dont ton oncle fut surtout victime, n'étaient pas de nature à nous décourager.

— Et votre lanterne ne s'éteignit pas? demanda Jean.

— Non; c'était une de ces bonnes lanternes à l'ancienne mode, dont un globe de verre très épais protégeait la mèche. Ces lanternes étaient ouvertes par le haut; mais, d'une façon telle, que le vent ne

pouvait y pénétrer. — Après une course d'une vingtaine de minutes, nous n'avions découvert aucune trace de Pierre, notre voisin.

— Le malheureux!... dit mon frère. Il subit maintenant les conséquences de son entêtement. Il a donc voulu faire la route à pied parce que son père et son grand-père étaient, comme lui, des marcheurs infatigables! Parce que nos ancêtres se couvraient de peaux de bêtes sauvages, faut-il faire comme eux? Au temps jadis, les pommes de terre étaient inconnues en Belgique. Pierre Vinkens le sait; mais ça ne l'empêcha pas de les cultiver et de s'en régaler deux fois par jour. Au lieu de s'abriter dans une espèce de ruche comme les anciens Belges, il s'est fait bâtir une vaste maison en briques. Enfin, s'il avait comme vous autres, pris le train au lieu de s'en tenir aux « traditions familiales » il se trouverait à cette heure attablé devant une bonne tasse de café. — Je me demande où nous trouverons, enfin, notre intrépide marcheur, conclut ton oncle Henri.

— ... Comme le vent faisait un bruit étourdissant, ton oncle devait crier pour se faire entendre.

Le long du chemin, les maisons étaient clairsemées. Nous entrâmes dans une auberge, espérant y trouver notre voisin. Mais le « boos » interrogé, déclara que Vinkens n'avait pas franchi le seuil de sa maison. Sans perdre un temps précieux, nous continuâmes nos recherches. Toujours dans la crainte d'un accident, je tenais les yeux baissés vers la terre. Soudain, je remarquai, sur l'accotement de la route, une grande tache noire. Je m'approchai.

— C'est lui! m'écriai-je.

— Pierre! Pierre!

Aucune réponse...

Malgré tout, ton oncle aimait bien notre « mulet » de voisin.

— Pourvu que nous ne soyons pas passés trop tard! dit-il avec une grande tristesse.

— Transportons-le à l'auberge, proposai-je, non moins ému.

Je déposai ma lanterne. Nous soulevâmes le corps du malheureux, dont la poitrine et les jambes étaient couvertes de neige.

— Il n'est pas mort, constata mon frère, plein de joie. Ecoute : il ne fait que gémir.

— Pierre! Pierre! m'écriai-je de nouveau.

Les gémissements du malheureux devinrent de plus en plus percep-

tibles. Avec mille précautions, nous le portâmes à l'auberge où, avec l'assentiment du « boos, » dont la bonne figure exprimait à la fois l'épouvante et la compassion, nous le déposâmes sur un lit muni d'épaisses couvertures. Bientôt, le malade reprit connaissance.

— Ma jambe ! gémit-il. Enfoncement du sol... tombé... vives douleurs... vains efforts pour me relever... Je crains que... que ma... jambe ne soit... fracturée !

Je me chargeai d'aller reprendre notre lanterne et de prévenir le médecin du village. Heureusement, mon Jean, nous avons un chirurgien à proximité, tandis qu'à cette époque-là beaucoup de communes plus importantes que la nôtre étaient privées de docteur.

Je prévins également la femme de Pierre. Elle voulut se rendre à l'auberge, et le docteur lui offrit une place dans sa voiture. Le chirurgien constata qu'au lieu d'avoir une fracture de la jambe, Pierre s'était simplement foulé le pied !

— Tout est bien qui finit bien, n'est-ce pas ? Le chirurgien déclara cependant que seule, notre prompt intervention avait sauvé Pierre d'une mort certaine.

— Je suppose dit Jean, qu'à partir de ce jour-là, votre voisin n'a plus hésité à prendre le train ?

— Erreur, mon petit ! Ses misérables préjugés ne tombèrent pas. — J'ai failli perdre la vie, disait-il, à cause de ces maudits chemins de fer ! S'il n'y avait pas eu de train, je serais rentré en nombreuse et bonne compagnie. — Voyant qu'il ne m'était plus possible de marcher, ces braves garçons n'auraient eu garde de m'abandonner. — Tu vois, mon fils, que les gens de cet acabit excellent à défendre leurs théories saugrenues. En général, ils sont trop écoutés.

— Donc, père, de ce temps-là, les voyages à pied présentaient quelque danger ?

— Evidemment. De nombreux voyageurs trouvaient la mort dans la neige. — Puis, mon garçon, songe à ces pays lointains où l'on trouve des précipices béants et des montagnes dont les cimes se perdent dans les nues. Là, plus qu'ailleurs, de graves dangers guettent les touristes. Et, quant aux voyages par mer, j'aimerais mieux me rendre en Amérique sur un de ces steamers modernes des grandes Compagnies, que sur un simple voilier en bois.

— Père, s'écria tout à coup l'ami Jean, nous arrivons à la Place Verte ! Le tram a été d'une vitesse !...

— Illusion ! répondit en souriant M. Verlinde. C'est que, vois-tu, nous n'avons pas eu le temps de nous ennuyer.

A. H A N S

Du Temps de Grand-Père



L. Opdebeek - Editeur - Anvers

Du Temps

de Grand-Père...

Dessin de Edm. Van OFFEL

